

grosse canule, sorte de petit spéculum, fait avec le tissu qui sert à confectionner les sondes dites élastiques.

Pour les malades qui ne peuvent se rendre aux stations hydrothermales, il faut chercher à imiter celles-ci, sinon à les suppléer, à l'aide des bains minéraux artificiels. On prescrira des bains alcalins plus ou moins minéralisés, suivant l'effet qu'on veut produire; des bains sulfureux gradués, comme je l'ai dit ailleurs, avec 4 à 8 grammes de polysulfure de sodium, pour remplacer les sources les plus faibles, 20 à 40 grammes pour les plus fortes, ce qui met encore cinq à huit fois plus de sulfure dans ces bains qu'il n'y en a dans les sources naturelles; enfin, des bains alcalins arsenicaux, selon les formules que j'ai indiquées ailleurs. Sans doute on ne remplacera pas ainsi cet ensemble hygiénique et thérapeutique qui constitue la cure thermale, mais on aura donné aux autres médications un utile auxiliaire.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur le traitement des dartres utérines. J'ai même, suivant mes habitudes d'enseignement clinique, débordé un peu mon sujet, pour montrer comment je comprends la solution d'un problème clinique, comment il faut poser et remplir les indications thérapeutiques qui en sont le but final.

DU PRURIT VULVAIRE (1)

Sommaire. — Définition. — Ses caractères et ses formes.

Causes. — Grossesse.

Symptômes. — Phénomènes locaux. — Modifications des organes génitaux externes : allongement et hypertrophie des nymphes. — Suintement séro-muqueux fourni par la vulve.

Obs. I. — Développement variqueux des nymphes consécutif à un prurit vulvaire rebelle.

Conditions pathogéniques du prurit vulvaire : Parasites venus des organes voisins. — Oxyures vermiculaires. — Pediculi pudendi. — Herpès tonsurans.

Affections vésicales (calculs), végétations et polypes de l'urèthre. — Glycosurie. Catarrhe utérin.

Névroses : hypochondrie et hystérie. — Troubles dyspeptiques. — Ingestion de certaines substances. — Conditions atmosphériques, etc.

Conditions diathésiques : Arthritisme et herpétisme.

Causes occasionnelles : Émotions morales, chagrins, excès, veilles prolongées, malpropreté, topiques irritants, régime stimulant, etc.

Causes physiologiques : dentition, évolution pubère, molimen congestif succédant à la ménopause.

Lésions anatomiques. — Forme érythémateuse : intertrigo. — Pityriasis. — Prurigo pudendi. — Eczéma des parties génitales.

Obs. II. — Prurit vulvaire. — Leucorrhée. — Lésions du col utérin. — Manifestations directes de l'herpétisme. — Herpès de la vulve et du col utérin.

Modalités du prurit vulvaire (aigu, subaigu, chronique). — Moyens de les combattre.

Obs. III. — Affection névropathique accompagnée d'une éruption lichénoïde de la vulve et d'une acné rosacea, traitée avantageusement par les eaux de Moligt.

Obs. IV. — Prurit vulvaire pendant la grossesse. — Troubles nerveux hystériques. — Amélioration remarquable obtenue par le traitement topique (lotion boratée).

MESSIEURS,

I. — Le prurit vulvaire est une affection extrêmement commune, et très-pénible pour les femmes qui en sont affectées. Il peut se montrer à tous les âges; il peut dépendre de causes très-diverses qu'il est im-

(1) Leçon publiée dans la *Gazette des hôpitaux*, 1871.

portant de connaître, car leur détermination est un des principaux fondements des indications thérapeutiques.

Souvent l'affection qui provoque le prurit a son siège dans la vulve elle-même; d'autres fois le travail morbide, dont il est alors un phénomène secondaire, a son foyer plus ou moins loin des organes génitaux externes.

Quelle qu'en soit la cause, le prurit a des caractères et des effets communs; il constitue une anomalie de sensation tactile toute spéciale, intermédiaire aux sensations de piqure, de brûlure et de chatouillement, et participant de leurs différents caractères, souvent avec prédominance de l'un ou de l'autre; ainsi, suivant les cas, l'ardeur, la cuisson, le fourmillement, la démangeaison, seront le caractère dominant du prurit et en détermineront les variétés, réunies par un phénomène commun, une sensation instinctive quelquefois irrésistible: le besoin de se gratter, d'exercer sur la région prurigineuse des frictions rudes et répétées.

Le prurit vulvaire peut être léger, tolérable, d'autres fois, il se montre avec une violence qui le rend insupportable; il peut être passager, quelquefois périodique, et alors c'est ordinairement aux époques menstruelles qu'il se fait sentir. Dans tous les cas, il augmente ordinairement vers ces époques. Il tourmente parfois les malades d'une manière presque continue, ou du moins revient tous les jours pendant des semaines, des mois, des années. La chaleur, les marches prolongées, les émotions, la fatigue, un régime stimulant, la constipation chez quelques femmes, en provoquent le retour ou l'exaspèrent; souvent les exacerbations reviennent le soir sous l'influence du séjour au lit.

La grossesse en est une cause assez fréquente et en provoque les formes peut-être les plus pénibles. Le plus souvent limitée à la vulve, la sensation prurigineuse peut se prolonger dans l'intérieur du vagin et s'étendre même jusqu'au col de la matrice. La propagation de cette modalité morbide à l'utérus serait surtout observée, suivant le docteur Churchill, chez les femmes qui ont eu des enfants, et se manifesterait quelque temps après l'accouchement. Dans ce cas, ajoute-t-il, l'anxiété et l'agitation deviennent excessives, et souvent les malades sont privées de tout repos.

Le docteur Maslieurat-Lagémar a rapporté le fait intéressant d'une malade qui, dans plusieurs grossesses successives, fut affectée, vers le troisième mois, d'un prurit qui, débutant par la vulve et les membres inférieurs, envahissait progressivement presque toute la périphérie cu-

tanée, avec une violence et une continuité telles que la pauvre malade, en proie aux angoisses les plus pénibles, dépérissait jusqu'au moment où, au bout de quelques mois, la grossesse se terminait le plus souvent par un avortement.

Pendant les paroxysmes, le plus souvent les malades ne peuvent résister à l'instinct qui les porte à se gratter; la raison, la pudeur sont impuissantes à les contenir; elles fuient le monde, les relations sociales; elles s'isolent pour satisfaire à loisir cet impérieux besoin; elles éprouvent, en le satisfaisant, un soulagement momentané qu'elles payent trop souvent, plus tard, d'un redoublement de souffrance, surtout quand le tégument prurigineux est le siège d'éruptions hérépétoïdes. Elles le savent, mais l'impression du moment fait taire les prévisions de l'avenir; c'est une rage, elles se déchirent, se mettent en sang. J'en ai rencontré qui prenaient des brosses de crin pour rendre la friction plus énergique; les écorchures qu'elles produisent leur causent une sensation moins insupportable que le prurit; elles semblent même se complaire dans la cuisson qu'elles provoquent par ces manœuvres, qu'elles aiguissent avec une sorte de fureur, et qui fait taire momentanément le prurit, comme si elles épuisaient pour quelque temps la sensibilité des parties malades.

D'autres qui se défient de leurs violences, ou dont le tégument est plus sensible ou plus enflammé, se coupent les ongles jusqu'au voisinage de leur racine, pour pouvoir se frotter les parties malades sans les déchirer.

La douleur qu'elles font naître en se grattant est accompagnée d'une sorte de sensation voluptueuse, comparable à celle qui accompagne le chatouillement qui, comme celle-ci, épuise le système nerveux; et par un cercle vicieux, elle peut augmenter les troubles nutritifs et nerveux qui ont souvent une part considérable dans l'étiologie du prurit.

Chez quelques femmes, ce prurit exalte le sens génésique; elles sont tourmentées par des désirs qu'elles ne peuvent satisfaire: la sensibilité morbide de la vulve et du vagin, le spasme musculaire qui souvent s'y ajoute, mettent obstacle aux rapports sexuels. Cette excitation génitale peut augmenter le prurit; une femme me disait avoir remarqué que celui-ci se réveillait avec plus de violence quand elle partageait le lit de son mari, et qu'elle était moins tourmentée quand elle faisait lit à part, bien qu'elle n'eût conscience d'aucune excitation provoquée par la cohabitation.

Il n'en est pas toujours ainsi: quelquefois le coït soulage par une

sorte de révulsion nerveuse; la modalité physiologique de l'innervation qu'il provoque fait cesser momentanément la modalité morbide. Chez d'autres, au contraire, les rapports sexuels augmentent le prurit vulvaire. Trop souvent celui-ci, surtout chez les petites filles, conduit à la masturbation. Toutes ces dépenses nerveuses, primitives ou secondaires, favorisent, chez les prédisposées, le développement de l'hystérie, et surtout de l'hystérie à forme hypochondriaque, mélancolique.

L'innervation dans les organismes supérieurs est une condition tellement essentielle de toutes les actions organiques, que dans beaucoup de cas, ses grandes perturbations réagissent sur toutes les fonctions, retentissent sur l'économie tout entière: l'insomnie, causée par le prurit, entraîne souvent à sa suite l'inappétence, la dyspepsie. Aux troubles digestifs succède l'anémie; dans ces anomalies nutritives, dans ces stimulations morbides du système nerveux, l'hystérie, comme nous l'avons dit, trouve une cause occasionnelle puissante, un terrain tout préparé; ces conditions peuvent aussi favoriser l'évolution des autres diathèses, qui trouvent dans la dépression de l'énergie vitale un puissant auxiliaire.

Des phénomènes locaux importants accompagnent le prurit: sans parler des lésions spéciales que nous décrirons en nous occupant des causes de cette affection, les organes génitaux externes présentent des modifications de structure, résultat de la congestion habituelle dont ils sont le siège et des manœuvres auxquelles se livrent les malades pour apaiser les souffrances qui les torturent. Sans cesse tirillées, frottées, tordues, les nymphes s'hypertrophient, s'allongent; leur forme triangulaire s'exagère: on les a comparées à des ailes de chauve-souris. Leurs dimensions peuvent être doublées, triplées. Elles sont ridées, gaufrées, réticulées à leur surface; elles rappellent, suivant Fontan, l'aspect des feuilles de sauge; leur angle externe est contourné en tire-bouchon. La pigmentation de leur surface est en général augmentée, et leur coloration est plus foncée que dans l'état normal. La muqueuse est épaisse, tantôt lisse, tantôt chagrinée; son aspect se rapproche de celui du tégument externe; elle est semée de points jaunes saillants, disposés en stries, semblables à des œufs d'insecte; ce sont les glandules hypertrophiées. Dans quelques cas, le prépuce clitoridien est allongé et préminent.

Si j'insiste sur tous ces détails, c'est qu'au point de vue du diagnostic ils offrent de l'intérêt.

Quand on constate cet état des nymphes, soit des deux côtés, ce qui est le cas le plus commun, soit d'un seul côté, quand les tiraillements

n'ont été exercés que sur une seule lèvre, je dis que ce signe a de la valeur; car il peut nous conduire à conclure que les femmes ont été antérieurement affectées de prurit vulvaire; ou dans l'absence de cet antécédent, qu'elles n'ont aucun intérêt à nier, nous sommes amenés à supposer chez elles des habitudes vicieuses qui peuvent intervenir dans l'explication de certaines maladies, et dont on ne peut pas le plus souvent obtenir ou même solliciter l'aveu. Armé de ce témoignage fourni par les organes, j'ai bien des fois obtenu des malades qu'elles en confirmassent l'exactitude, ou si je ne croyais pas pouvoir leur demander un renseignement de cette nature, ce signe a plus d'une fois éclairé mes appréciations et dirigé ma conduite.

Si les habitudes sont moins anciennes, moins actives, au lieu de présenter cette teinte brunâtre que j'ai signalée, les nymphes sont rouges, épaisses, comme oedémateuses; cette rougeur s'étend à toute la vulve et pénètre quelquefois dans le vagin, qui est injecté, comme érythémateux, et dont les rides transversales sont saillantes, exagérées.

Dans le cas d'hypertrophie des petites lèvres, pour introduire le spéculum, il faut les étaler préalablement et les rejeter en dehors; on comprend qu'elles puissent gêner les rapports conjugaux et que, dans quelques cas, on ait pu songer à en pratiquer l'excision.

Souvent, avec le prurit, coïncide un suintement séro-muqueux fourni par la vulve, et si celle-ci est enflammée, la miction peut être douloureuse.

Ces stimulations, ces contusions répétées des nymphes, la congestion qui en résulte, celle qui accompagne le prurit, peuvent favoriser le développement des varices chez les femmes qui y sont prédisposées, et d'une autre part, les varices peuvent provoquer ou entretenir le prurit. Il n'est donc pas étonnant qu'on rencontre un état variqueux des nymphes dans les formes chroniques.

Obs. I. — J'en ai observé un très-remarquable exemple chez une femme souffrant de cette affection depuis sept ans. Elle attribuait les énormes paquets variqueux qui distendaient et allongeaient ses nymphes aux frottements répétés qu'elle ne cessait d'exercer depuis sept ans. Pour les rendre moins offensifs, elle se coupait les ongles jusque près de leur racine; la vulve était complètement glabre. Ce qui me porte à croire que le prurit, chez elle, n'était pas consécutif aux varices, c'est que je fus assez heureux pour la délivrer de cette affection intolérable qui, depuis tant d'années, troublait le sommeil et avait altéré toutes les fonctions nutritives, à l'aide

d'un traitement qui n'avait aucune action sur l'état variqueux : je lui prescrivis des lotions avec une faible solution de sublimé. Je dois ajouter que, comme l'enseignait Récamier, les varices sont le plus habituellement une manifestation de l'arthritisme, qui est également l'origine d'un grand nombre d'affections prurigineuses de la peau. La coïncidence des varices et du prurit n'a donc rien qui doive surprendre, et les causes mécaniques, si elles jouent un rôle dans le développement des phlébectasies, n'y interviennent au plus qu'à titre de causes occasionnelles.

Nous sommes conduits, par ces réflexions, à étudier les conditions pathogéniques du prurit, et nous y trouverons les principales indications du traitement qui lui doit être opposé.

L'action morbide qui cause le prurit peut avoir son point de départ en dehors de la vulve : ainsi, des parasites venus des organes voisins, les oxyures vermiculaires, sont quelquefois, surtout chez les petites filles, la cause d'insupportables démangeaisons, de vulvite et de leucorrhée vulvaire. Ces petits animaux nocturnes se développent dans le gros intestin, de là ils envoient quelquefois des colonies vers la partie supérieure du tube digestif; ordinairement, ils émigrent chaque soir vers l'extrémité inférieure du rectum, et arrivant à une partie de la muqueuse innervée par des filets cérébro-spinaux, ils y déterminent une titillation des plus pénibles. Quelquefois des convulsions, des incontinenances d'urine nocturnes sont liées à la présence de ces helminthes; ils peuvent voyager jusqu'à l'entrée du vagin et y provoquer des démangeaisons très-pénibles.

La périodicité nocturne des accidents, la présence de ces petits vers sur les fesses et dans les plis rayonnés de l'anus, quand on les y cherche au milieu de la nuit, fixeront le diagnostic.

Le meilleur vermicide pour détruire les oxyures est le mercure; des mèches enduites d'onguent mercuriel, introduites dans le rectum pendant trois ou quatre jours; de petites doses de calomel plusieurs fois répétées à huit jours d'intervalle; des lavements frais avec l'infusion de tanaisie, quelquefois même des irrigations continues d'eau froide faites dans le rectum à l'aide d'un clyso-pompe, finissent en général par détruire ces parasites.

Les *pediculi pudendi* peuvent aussi causer des démangeaisons dans la région génitale, mais extérieures à la vulve proprement dite, limitées au pénil et à la face externe des grandes lèvres. Quand on a constaté leur présence, les onctions mercurielles, les bains de sublimé, les lotions avec l'infusion de tabac les détruisent rapidement.

Nous rangerons encore, parmi les affections parasitaires prurigineuses, l'*herpes tonsurans* lié au développement du tricophyton.

Dans un travail publié en 1855 sur les diathèses, j'ai cherché à montrer, dans les dermatoses parasitaires, la part importante qu'il faut faire au terrain organique où elles se développent; le parasitisme est très-souvent une *note* de l'état constitutionnel.

Certaines affections vésicales peuvent être accompagnées du prurit vulvaire; on l'observe quelquefois chez les femmes affectées de calculs; il représente alors la sensation douloureuse du gland chez les hommes calculeux.

On a également signalé ces symptômes dans des cas de végétations ou de polypes urétraux. Il est habituel dans la glycosurie.

Très-souvent il succède au catarrhe utérin, quelle qu'en soit la cause; et il m'est arrivé plus d'une fois de voir des démangeaisons violentes, intolérables, céder comme par enchantement après une ou deux cautérisations du col utérin, qui, sans faire cesser complètement le catarrhe, en diminuaient l'abondance et probablement en modifiaient la nature. Il n'est pas rare que les femmes, inconscientes de cet état catarrhal, n'accusent que du prurit, dont l'examen de l'utérus permet de déterminer l'origine. Il se produit souvent, dans ce cas, un érythème de la vulve analogue à la rougeur de la région sous-nasale dans le coryza.

J'ai vu dans un cas une leucorrhée abondante et un prurit vulvaire accompagné d'une hyperesthésie excessive de la vulve succéder à une douche froide vaginale; cette douche avait été inconsidérément donnée dans le cours d'un traitement hydrothérapique, prescrit pour combattre des accidents dyspeptiques.

Sans doute la congestion utérine provoquée par la douche a rencontré une prédisposition dont elle n'a été que l'auxiliaire; mais, pour le dire en passant, c'est un moyen qu'il convient de manier avec une grande réserve, et, pour ma part, après les avoir expérimentées, il y a une vingtaine d'années, j'y ai renoncé et les ai remplacées par des injections à jet modéré, et le plus souvent par de simples injections.

Je cautérisai la cavité du col utérin avec un crayon de nitrate d'argent; je prescrivis des injections vaginales avec un décocté de pavots et du chlorate de soude, et des applications sur la vulve d'une pommade composée de :

Glycérolé d'amidon	30 grammes.
Calomel à la vapeur	1 gr. 50 centigr.
Extrait de belladone	0 — 15 —

Le prurit vulvaire céda rapidement à ces applications, et le catarrhe disparut sous l'influence des cautérisations.

Deux ans après, j'ai reçu des nouvelles de cette dame dont le rétablissement ne s'était pas démenti.

Le prurit, dont l'origine est dans la vulve elle-même, peut être purement nerveux, ainsi que nous l'avons déjà dit; les démangeaisons sans lésions apparentes du tégument sont surtout observées dans les races arthritiques, et dans ces deux grandes névroses ordinairement dérivées de l'arthritisme: l'hypochondrie et l'hystérie. Quelquefois ces anomalies de la sensibilité surviennent sous l'influence de troubles dyspeptiques, de l'ingestion de certaines substances, des conditions atmosphériques. J'ai rencontré des arthritiques chez lesquels les temps de neige provoquaient un prurit nocturne très-incommode, jusqu'à causer de l'insomnie; c'est, pour ainsi dire, l'urticaire sans l'élément congestif qui l'accompagne, ou du moins avec un état congestif peu accentué; les aberrations de la sensibilité sont plus souvent, chez les hystériques, l'anesthésie, l'hyperesthésie et la névralgie, le prurit est plus rare et surtout joue un rôle bien moins important dans l'ensemble des phénomènes morbides qui provoquent les plaintes des malades.

Chez le plus grand nombre des malades, une lésion de l'organe tégumentaire accompagne le prurit: lésion dont nous étudierons succinctement les différentes formes. Ces localisations morbides, dans cette région comme dans les autres parties du tégument, sont, dans le plus grand nombre des cas, l'expression d'une condition diathésique que je crois être le plus souvent l'arthritisme.

J'avais avant M. Bazin, en 1855, tenté de défendre l'opinion de Lorry sur l'existence d'affections cutanées d'origine arthritique; j'avais cherché, avec les données d'une observation trop restreinte, à en indiquer les caractères. Mais à M. Bazin revient l'honneur de les avoir décrites et fixées dans la science, d'en avoir indiqué les nombreuses variétés, les signes différentiels; il leur a donné le nom qui restera associé au sien dans l'histoire des maladies cutanées.

Malgré l'autorité de cet éminent pathologiste, les limites de l'herpétisme me paraissent moins déterminées, ou plutôt, comme je le disais, il y a quelques années, nous devons l'admettre *provisoirement*, parce qu'il représente un groupe de faits morbides qu'on ne peut pas encore faire rentrer d'une manière incontestable dans les autres divisions du cadre nosologique; mais plus j'étudie l'herpétisme au point de vue de son origine, plus son domaine me paraît se rétrécir entre le scrofule et l'arthri-

tisme surtout, dont l'herpétisme ne me paraît être le plus souvent qu'une dérivation.

Plus j'y regarde avec attention, et depuis le début de ma carrière cette question a attiré mon attention, plus je rencontre souvent la goutte derrière les affections dites herpétiques.

A côté de ces grandes conditions diathésiques interviennent, comme coefficients ou comme causes occasionnelles en première ligne, les émotions morales, les chagrins, les excès, les veilles prolongées, tout ce qui entraîne des dépenses exagérées d'innervation, en trouble la réparation; le défaut de soin, la malpropreté, les topiques irritants, peuvent favoriser ou provoquer le développement de différentes formes de dermite.

Un régime stimulant, les excès de table ont une incontestable influence sur l'évolution de l'arthritisme et de tous ses dérivés. Certains aliments, tels que les crustacés, ont toujours été considérés comme nuisibles aux dartreux. Le défaut d'exercice musculaire, le séjour dans une atmosphère impure, en troublant le travail nutritif, favorisent toutes les manifestations diathésiques qui n'en sont que des aberrations. A plus forte raison ces maladies qui, en déprimant profondément l'organisme, appellent un état congestif vers les organes génitaux. Ainsi la syphilis, la blennorrhagie peuvent être le point de départ du prurit; les végétations vulvaires le favorisent également. L'onanisme, qui en est trop souvent la conséquence, peut aussi en être le point de départ.

Certaines évolutions physiologiques peuvent dans un terrain prédisposé provoquer des affections prurigineuses de la vulve. Ainsi, il n'est pas rare, surtout dans les races lymphatiques, de voir le travail de la dentition, et surtout celui qui s'effectue de trois à huit ans, accompagné de vulvite prurigineuse, avec une sécrétion mucoso-purulente, qui s'accumule entre les lèvres agglutinées. Ces vulvites peuvent quelquefois se développer en dehors de l'évolution dentaire; un catarrhe vaginovo vulvaire précède quelquefois l'évolution pubère dans les mêmes conditions diathésiques. D'une autre part, les molimens congestifs, qui succèdent à la ménopause, se localisent quelquefois dans la vulve, et il n'est pas rare de voir à cette époque se développer des affections prurigineuses de la vulve.

Les lésions qu'on observe chez les femmes affectées de prurit vulvaire varient comme celles des autres régions tégumentaires. Elles se montrent parfois sous la forme érythémateuse et constituent l'*intertrigo* qui a pour siège le pli génito-crural, le périnée, les aines, le sillon inter-fes-